

# Bourg-Ciné-Sonore

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224575>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'intention était bonne. Mais un rien, une nuance dans la voix de son père, et une leur de curiosité peu bienveillante dans les yeux de la cousine Félise, avertirent la jeune fille qu'on ne la désirait pas. Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle, je veux aller en place.  
— Ne dis pas des bêtises, insista M. Destral, quoi qu'il en soit, tu seras mieux ici qu'en place.  
— Non, répéta Juliette, il vaut mieux que je m'en aille.

— Juliette veut assez trouver un bon mari, dit Mme Félise rassérénée et souriante.

— S'il plaît à Dieu, dit M. Destral; et il ajouta : Tu sais l'histoire ?

— Non, laquelle ?

— Celle de l'homme qui s'en allait à la foire en sifflant. Il rencontra le cantonnier qui lui dit : « Tu es rudement joyeux, où vas-tu ? » — « A la foire, acheter une vache. » — « Acheter une vache, que l'autre lui fait, dis au moins s'il plaît à Dieu. » — « S'il plaît à Dieu, s'il plaît à Dieu... » — « Alors, cette vache ? » que lui fait le cantonnier. J'ai l'argent dans ma poche, je ne vois pas pour quoi ça ne plairait pas au bon Dieu. »

Deux heures après, il repassait tout seul.  
— « On m'a volé mon argent, s'il plaît à Dieu. »

XXII

Depuis que sa décision était prise, et ses vains brulés, Juliette était beaucoup plus calme. Aller en place, après tout, d'autres l'avaient fait qui n'en étaient pas mortes... il n'y a point de sot métier et aucun déshonneur à être servante, pourvu qu'on fasse son devoir... Elle se répétait ces axiomes, prenait, bravement son parti, mais elle était triste. A la pensée qu'il lui faudrait quitter son joli Clairmont, les champs qu'elle aimait, les voisins qui lui semblaient être de sa famille, et surtout la maison, sa chambre de jeune fille, les occupations qu'elle aimait, tout, enfin, tout, elle se sentait oppressée comme si une grosse pierre eut pesé sur son cœur. Elle n'aimait pas la ville qu'elle ne connaissait pas, d'ailleurs, et qui l'effrayait, et lui semblait le repaire de l'égoïsme, de la misère, et de toutes les passions. Il fallait y aller quand même. C'était l'automne, la vendange était finie, et le jour du mariage fixé... Oui, il fallait partir, c'était le moment.

La cousine rit, et ainsi fut terminé le débat qui décidait du sort de Juliette. ainsi fut décidé qu'elle quitterait la maison paternelle où elle avait été si heureuse et si malheureuse, où elle avait vu mourir sa mère, et s'envoler les brillantes illusions de son jeune âge.

Un soir, elle vit dans les annonces du journal qu'une dame à Bâle demandait une bonne pour ses enfants, et, sans se donner le temps de réfléchir, elle écrivit. La réponse vint tout de suite : On l'acceptait en lui posant certaines conditions. Si elle était d'accord, on l'attendait le premier novembre... Le sort en était jeté, elle irait à Bâle, elle soignerait des enfants qui lui résisteraient, se plaindraient d'elle, la tourmenteraient, elle mangerait peut-être toute seule dans une chambre, ou bien à la cuisine, avec des domestiques dont elle ne comprendrait pas le langage... De temps en temps, elle aurait un moment de liberté pour aller au sermon, ou pour s'acheter une paire de gants, mais il lui faudrait revenir bien vite pour ne pas mécontenter sa maîtresse... oui, ce serait ainsi, mais il fallait aller quand même, elle n'avait pas autre chose à faire.

Un soir, seule dans sa chambre, elle écrivit la réponse, mit l'adresse, ferma l'enveloppe. Il n'était pas loin de cinq heures, elle avait froid dans sa chambre, elle n'avait pas envie d'aller en bas. Il faisait sec, un peu froid, et le ciel, d'un horizon à l'autre, était d'un joli gris-bleu. La lettre dans sa poche, Juliette descendit. Elle alla prendre un râteau dans la grange, et partit à travers champs. « Je mettrai la lettre à la boîte en revenant, se dit-elle, ce sera toujours assez tôt. »

Il avait fait grand vent la nuit précédente, et les feuilles étaient tombées. Arrivée dans un pré où il y avait plusieurs arbres, Juliette se mit à râtelier. « C'est la dernière fois, se dit-elle, la dernière... Comment mon frère a-t-il pu quitter

volontairement tous nos arbres, tous nos champs, tous nos travaux ?.. A moi ça me fait trop de peine. » Les feuilles tombées bruissaient sous le râteau, et dansaient une ronde quand le vent passait ! Oh ! comme tout était triste ! Il faisait presque nuit déjà. Les arbres balançaient leurs branches nues dans l'air sombre, et dans les buissons, on entendait le bruit d'ailes des petits oiseaux qui s'abritaient pour dormir.

Juliette se laissa tomber sur son tas de feuilles et se mit à pleurer...

Comme les larmes faisaient du bien ! On eût dit que la tristesse tombait goutte à goutte avec elles... mais quand elles tarissaient, la tristesse revenait, c'était comme un réservoir qui se remplissait. Serait-elle triste ainsi toute sa vie ?... Quel âge avait-elle ? vingt-trois ans... oui, vingt-trois ans. Elle en avait dix-neuf quand elle s'était fiancée à Maurice, ce certain soir... un soir comme ce soir, elle avait râtelé des feuilles ici, à ce même endroit... Et dire que c'était ce soir-là qu'elle avait refusé le bonheur... Ah ! Samuel !... Elle tendit les bras, comme si Samuel était là, et de nouveau la pria d'être sa femme. Pauvre Samuel, quelle chance il avait eue qu'elle refusât. Qu'elle petite sottise elle était, dans ce temps-là, si vaniteuse, si sûre d'elle-même, si entichée de ce qui brillait, si enfant gâtée... Elle avait quelque peu appris à vivre, oui, quelque peu, elle continuerait à Bâle, d'apprendre à vivre... Elle frissonna en pensant à Bâle. D'ailleurs, elle avait froid sur son tas de feuilles, et la nuit venait. Mais elle n'avait pas envie de rentrer... Oui, ce certain soir, elle avait vu venir Samuel à travers champs, là, du côté des gravières... Et voilà justement que quelqu'un venait de ce côté-là ! Que c'était ennuyeux, il faisait encore un peu jour, on verrait qu'elle avait pleuré... Elle se releva, se remit à râtelier. Les pas se rapprochaient et s'arrêtaient.

— Juliette ! fit une voix grave.  
Brusquement, elle se retourna... Oui, c'était Samuel, c'était lui.

— Je t'ai fait peur, Juliette, fit-il.  
Il la regardait intensément, elle le regardait aussi, avec le sentiment qu'elle rêvait et que cette vision allait s'évanouir. Mais il parla de nouveau :

— Il fallait que je te voie, Juliette, que je te demande encore... mais tu vas de nouveau me dire non...

Elle était si pâle dans la nuit qui tombait qu'il eut peur.

— Es-tu malade ? dit-il.  
Elle secoua la tête.

— Alors, c'est que tu vas encore me dire non, Juliette... pourtant, je te rendrais heureuse.

— Mais, fit-elle, la voix blanche, je croyais... on m'avait dit que tu étais marié.

— Ah ! je pensais qu'on t'avait dit... oui, tu me rappelles une mauvaise action que j'ai faite... j'ai bien essayé de me marier, mais vois-tu, je ne pouvais pas l'aimer, cette jeune fille, tu étais toujours entre nous deux.

Il la regardait toujours, et il vit une telle joie sur le charmant visage de celle qu'il aimait, qu'il comprit.

— Est-ce possible ?... Alors, cette fois, tu ne me dis pas non ?

Elle était dans ses bras, elle posait sa tête sur la forte épaule du jeune homme, elle était heureuse, la vie était merveilleusement belle...

— Ma Juliette, disait-il, ah ! ça c'est trop beau !

Ils s'étaient assis sur le tas de feuilles, et il l'avait prise tout contre lui. Un moment, ils restèrent silencieux, trop heureux pour parler. Et tout à coup, Juliette éclata en pleurs.

— Qu'as-tu ? fit-il bouleversé, Juliette, ma chérie, qu'as-tu ?

— C'est ma mère, tu comprends, elle serait si heureuse.

— Oui, pauvre chérie, maman Destral, elle m'aimait bien.

— La veille de sa mort, elle m'a fait promettre de ne pas te refuser si tu me redemandais.

— Ah ! fit-il, horriblement déçu, c'est pour ça ?

— Oui, fit-elle malicieuse, c'est pour ça que je t'accepte, rien que pour ça... mais aussi encore pour autre chose.

— Pourquoi, ma chérie ?  
Elle se serra davantage contre lui.

— Parce que je t'aime, Samuel.

Il se tut un instant pour savourer ce mot, et reprit :

— Depuis quand m'aimes-tu Juliette, la dernière fois que je t'ai vue, tu ne m'aimais pas encore.

— Si, assura-t-elle, j'ai commencé de t'aimer la seconde fois que je t'ai refusé, tu sais, ce dimanche matin ?... Comme tu étais beau, ce jour-là, tu avais l'air si sérieux, si bon et si triste, et aussi si fort et si digne... Ou, Samuel, quand même j'étais fiancée à un autre, c'est toi que j'aimais. Revenons, à présent, c'est tout nuit.

— Déjà alors, passons par la gravière, ça allongera un peu.

Louise Musy.

FIN.

**Bourg-Ciné-Sonore.** — « Le Capitaine Craddock » et ses toujours fidèles gars de la marine passent une cinquième et irrévocablement dernière semaine au Bourg. Sur un scénario de Hans Muller et de Franz Schulz, Hans Schwarz a réalisé une des plus charmantes opérettes filmées qui nous ait été présentée, avec a collaboration de Max de Vaucorbeil pour la version française. Sur de spirituels couplets de Jean Boyer, Werner R. Heymann a réussi une musique exquise dont les airs tels ue « Les gars de la Marine », « Une nuit à Monte-Carlo », « Pontennero », « Vent qui souffle, vent qui passe », sont aujourd'hui célèbres. Jean Murat est un marin énergique et Kate de Nagy la plus adorable des reines. C'est un parlant français UFA d'Erich Pommer. Les enfants sont admis en matinée.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES  
DANS UN CADRE CHIC

HALDIMAND, 11

Pour la rédaction  
J. BRON, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

K

ROCHER

Rue du Pont 7  
Lausanne

tailleur 1<sup>er</sup> ordre  
mesure, confection

promet beaucoup,  
et tient tout autant  
faites-en l'expérience !